



centre
Justice et foi

25 ans
Au cœur des débats de société

Conférence-bénéfice des 70
d'André Beauchamp

***Environnement : l'urgence
d'une option d'Église***

Le 2 juin 2008



Daniel LeBlond, *Descendre des Autels. Personnage 2*. 2006

SALUTATIONS

J'aimerais d'abord saluer et remercier chacune des personnes présentes ici ce soir. Vous êtes venu(e) pour des raisons diverses. Parce que l'environnement vous intéresse et qu'un virage de l'Église dans cette direction vous fait plaisir. Parce que l'avenir de l'Église vous intéresse et que l'option pour l'environnement vous semble un créneau porteur. Parce qu'une conférence-bénéfice pour le Centre justice et foi est une bonne façon de faire oeuvre de bienfaisance et de soutenir une équipe de très bon niveau, engagée dans l'analyse sociale et la lutte pour la justice. D'autres enfin sont venus pour moi, pour mes soixante-dix ans en se disant qu'il n'y en aura plus beaucoup d'autres. Puisse l'avenir vous donner tort!

À vous tous et toutes, merci d'être là. Dans les années 70, j'avais piloté une équipe pour l'élaboration d'une catéchèse pour le troisième âge. Des gens nous avaient dit: l'âge d'or, c'est être hors d'âge. Je suis possiblement déjà hors d'âge. «Avant que la coupe d'or ne se brise, que la jarre ne se casse à la fontaine» (Qo 12,6) permettez que j'aborde une fois de plus, mais cette fois d'une manière fondamentale, la question de l'environnement et du défi, au double sens de difficulté et de chance, qu'elle pose à l'Église. Je suis allé à l'environnement par hasard, presque par opportunité. Pourtant, dès que j'ai touché à cette question, j'ai eu l'intuition d'aborder un domaine immense et crucial. Voici trente ans que j'y travaille. Les propos que je vous livre feront l'objet de deux ouvrages que j'espère mener à terme: l'un assez bref sur le défi pastoral pour l'Église et un autre, plus élaboré, sur la spiritualité de l'environnement. Voici en une heure trente ans de travail!

1 – INTÉRÊT MITIGÉ DE L'ÉGLISE POUR L'ENVIRONNEMENT

Je ne pense pas qu'il est exagéré de dire qu'en règle générale l'Église catholique ne s'intéresse pas beaucoup à l'environnement. Il faudrait ici des études approfondies mais j'ai toujours eu l'impression que le milieu anglo-saxon s'est éveillé plus vite à la question que les milieux de tradition latine (il y aurait ici un clivage culturel) et que les milieux catholiques ont été plus lents à s'éveiller que les milieux protestants, principalement le courant calviniste probablement parce que, comme l'a montré Weber, ce dernier milieu a été plus porté vers l'esprit du capitalisme. Il faut rendre crédit ici à l'Église catholique d'Allemagne qui est très éveillée depuis longtemps aux questions d'environnement.

L'Église d'ici n'a pas été indifférente à cette question. Rappelons qu'en 1981 les évêques du Québec publiaient une lettre pastorale intitulée «Les chrétiens et l'environnement». Des évêques venus de l'écologie ont été très tôt convaincus et actifs: Gérard Drainville, spécialiste du saumon, Bernard Hubert, biologiste, Bertrand Blanchet, botaniste, dont la thèse de doctorat porte sur les cédrières au Québec. En 1980, j'avais été pressenti pour rédiger la lettre des évêques. Ma proposition a été refusée, critiquée pour ne pas dire éreintée, entre autres, par le cardinal Vachon. C'est finalement le bibliste et andragogue Paul-André Giguère qui a piloté la seconde rédaction dans un style très proche de la vie quotidienne. Ma rédaction, plus politique, visait surtout les décideurs. La lettre de 1980 est un excellent document. Dès 1972, lors de la conférence de Stockholm, l'Église romaine avait présenté un mémoire très élaboré sur la question du rapport de l'être humain à la création. Jean-Paul II a fait de belles ouvertures, d'abord dans *Sollicitudo rei socialis* en 1987, puis dans une lettre du premier janvier 1990 sur la *Paix avec la création*.

Il s'agit de beaux textes, très inspirants, mais qui ont eu peu d'échos dans l'opinion publique. Il faut dire que l'opinion publique d'ici ne cherche dans les discours pontificaux que les références au sexe et, dans le cas de Jean-Paul II, malgré toute la qualité de sa pensée en d'autres domaines, les allusions sur la sexualité sont légion. Aussi fixés que lui sur le même sujet – et pour des raisons opposées – les médias d'ici ne lui faisaient écho que sur ce

point. Bel exemple d'une relation perverse! Un peu timide mais présente, l'Église catholique suit avec attention l'action de l'ONU dans ce domaine. Par exemple, lors de la dernière rencontre en 2007 sur le protocole de Montréal sur la protection de la couche d'ozone, une délégation du Vatican, dont j'étais membre, était présente. Attitude attentiste certes, mais néanmoins bienveillante et intéressée.

Il est important de signaler l'action constante et vigilante du Conseil oecuménique des Églises jouxtant réflexion et implication dans des actions concrètes. Lors de la rencontre sur le Protocole de Kyoto à Montréal en décembre 2006, David Hallman du Conseil oecuménique des Églises a dirigé un groupe de travail pour organiser une célébration spirituelle qui a eu lieu à l'Oratoire Saint-Joseph. Ce fut complexe et difficile à organiser, mais au total plutôt réussi. Contrairement à ce que l'on pourrait penser dans les milieux très scientifiques et très techniques, l'ONU tient à ces célébrations spirituelles et mystiques qui accompagnent les grandes négociations car elles véhiculent précisément la dimension affective et éthique indispensable à de tels événements. Dans le cas de la célébration à l'Oratoire, la contribution des religieux du Québec a été tout à fait déterminante. On doit dire que depuis dix ans, et surtout depuis les cinq dernières années, ça bouge beaucoup dans le monde des religieux en ce qui concerne l'environnement. Les communautés féminines, entre autres, font explicitement le lien entre lutte pour l'environnement et lutte pour la justice. Quelle belle option prophétique! Je m'en voudrais aussi de ne pas signaler le très beau message de la Commission des affaires sociales de la CECC *Notre rapport à l'environnement: le besoin d'une conversion* (2008), un texte très simple et très inspirant.

Bref, depuis trente ans, la question progresse. Mais lentement, très lentement. Prudemment, très prudemment. Il y a une résistance que je qualifierais de farouche du peuple de Dieu à la base. L'environnement n'intéresse pas beaucoup la masse des fidèles cultuellement pratiquants. Pour avoir donné des dizaines de conférences en ces milieux j'avancerais trois raisons à cela: c'est sale, c'est technique, c'est politique. La militance écologiste a beaucoup mis en évidence le côté sale de la crise, la pollution, l'horreur, la mort des bébés phoques, et tant d'autres images d'une violence inouïe. Agressé, le fidèle ne veut rien savoir. Et puis l'environnement c'est compliqué. Qui peut expliquer simplement le

mécanisme des pluies acides ou celui de la destruction de la couche d'ozone? Comment se retrouver avec le chlore, les fluorocarbones, l'ozone stratosphérique et l'ozone au sol? Tout cela va bien au-delà de l'intuition moyenne de la personne dite ordinaire. Parler des choses de la vie quotidienne, de nos enfants, de la santé, de l'honnêteté à l'égard de son voisin, c'est facile à comprendre. Mais comprendre l'influence possible d'un vol de papillon sur la création d'une tornade, ça ne va pas de soi. De plus, très souvent sinon toujours les questions d'environnement se situent dans le champ politique et l'analyse politique est une chose difficile à faire. La politique fascine et fait peur. C'est passionnel. C'est souvent ambigu avec une odeur de scandale, de commandites, de pots de vin, d'influences occultes. L'action politique profonde s'inscrit dans le long terme alors que la lutte et la stratégie politiques sont à très court terme. Et puis comment faire le lien entre les grandes causes et la vie quotidienne? Je veux bien combattre la pollution mais je ne consens guère à payer plus pour la récupération et le recyclage. Je proteste contre l'exploration et l'exploitation du pétrole des champs bitumineux (une menace énorme pour l'eau et la forêt, sans oublier l'effet sur les changements climatiques), mais je m'insurge si le prix du pétrole monte ou si l'on m'incite à modérer mes transports. Je proteste contre la production porcine québécoise, mais au super marché j'achèterai la viande la moins chère même si elle vient des États-Unis.

Nous vivons donc de curieux paradoxes. Dans l'Église, une portion des gens (faut-il dire l'élite, la tête, la hiérarchie) est consciente du problème et s'y intéresse un peu, parfois beaucoup, rarement passionnément. À la base, il y a une inertie considérable qui est, à mon sens, moins liée au refus qu'à l'étrangeté de la question. En fait, ce clivage de la tête et du corps, de l'idéal et de l'intérêt concret passe en chacun de nous.

Allons un peu plus loin. Si les aînés rechignent à prendre acte de la crise, une autre génération semble avoir perçu dans l'environnement une question émergente et cruciale. Cette génération a quitté pour une grande partie le navire amiral de notre Église, pour des raisons multiples d'ordre culturel, politique et social que je ne puis analyser ici.

Si nous ne savons pas accueillir la question écologique dans toute son ampleur, nous nous coupons à mon sens d'une des voies par lesquelles les signes des temps nous sont donnés, où se dessinent les questions du sens, de l'engagement et de la destinée de notre monde. Questions techniques certes, mais également profondément religieuses.

2 – POUR UNE CONVERSION DE LA PENSÉE CHRÉTIENNE

J'ai lu, il y a très longtemps, un livre de Fernand Dumont intitulé *Pour la conversion de la pensée chrétienne*. C'était un livre trop fort pour moi à l'époque mais j'en ai retenu au moins le titre, sinon la substance. En relisant cet ouvrage qui date de 1964, j'ai compris ce qui m'était resté dans l'esprit sans le savoir. Et je cite Dumont :

Pour tout dire, la crise de la société religieuse, telle que l'histoire nous en impose la conscience, se ramène à un trouble de plus en plus grave de *digestion historique*. Assimilation des changements sociaux et politiques, controverse avec les idéologies dominantes : dans chaque cas, la rencontre est obstruée par des mécanismes de défense que nous avons confondus avec cette *orthodoxie* de plus en plus étroite qui nous a servi de *conscience de soi*. Les puissances d'assimilation propres à toute communauté vivante ont été plus ou moins étouffées par des structures érigées en citadelles. (F.Dumont *Pour la conversion de la pensée chrétienne*, Montréal, HMH, 1964, p.23-24)

Dumont fait allusion aux questions du 19^e siècle, au libéralisme, au modernisme, à la question sociale. Je ne suis pas sociologue et ne puis définir les mécanismes de défense qui ont tendance à occulter la perception de l'importance de la crise écologique par la conscience chrétienne. Cela nous semble possiblement la crise des autres, celle des jeunes qui ont quitté si catégoriquement ou celle des scientifiques intéressés à l'environnement. Pourtant, la présence du frère Marie-Victorin et l'expérience des clubs 4-H, des guides et des scouts auraient dû faire de ces gens-là des alliés. Là aussi, il y a eu sécularisation et rupture.

Dumont parle de conversion de la pensée chrétienne. Il suggère d'abandonner une perspective centrée sur soi et préoccupée du pouvoir au profit d'une

attitude d'accueil et de recherche ouverte à l'expérience. Sa pensée ultérieure parlera de l'accueil de la culture dans le sens si riche qu'il lui a donné, cette façon que nous avons d'être au monde.

Pour prendre au sérieux la crise écologique, il ne faut effectuer rien de moins qu'une conversion, c'est-à-dire un revirement, un changement important, sinon radical. Il faut en fait une triple conversion : sortir de l'idée admise implicitement par le courant religieux et le courant techniciste que l'être humain est le maître absolu du monde et qu'il peut tout exploiter à sa guise; sortir de l'idée que la technique est une bonne fée qui nous délivrera toujours des impasses actuelles grâce à une fuite en avant qui n'engendrerait aucune séquelle; sortir d'une représentation de la vie confortable et luxueuse, d'un environnement où il n'y aurait jamais de maringouin dans les parages, ni de pissenlit sur les pelouses, où les seules vraies vacances seraient au Tibet ou aux Seychelles, où les autos seraient toujours plus grosses et puissantes, où le corps humain ne serait qu'une mécanique dont on changerait les pièces (le cœur, le rein, le foie, les yeux, les poumons, la rate) à volonté. Je n'ai évoqué la technologie du corps que pour les maladies. La technique triomphante déborde largement ce cadre. On vous fera le corps de rêve : à cette fin on vous refera le visage, les seins, les biceps, les cuisses, le pénis. Aucun corps humain n'étant parfait, chacun, chacune de nous est un candidat idéal. On sait que dans *Pretty Woman* les jambes de Julia Roberts ne sont pas celles que l'on voit. On lui a substitué les jambes d'une autre femme plus conformes, à cet égard, aux canons de la beauté. Cela me rappelle un mot d'esprit attribué à Bernard Shaw. Une actrice, très belle, lui aurait dit : « Nous devrions faire ensemble un enfant. Vous imaginez. Il aurait ma beauté et votre intelligence! » Et lui de répondre : « Mais madame, s'il arrivait le contraire! »

Réveillez-vous dit la protestation écologiste. Nous sommes en temps de crise. En crise, dites-vous? En crise totale, monsieur, madame. En crise de civilisation. Vous vous en allez tout droit vers le suicide si vous n'arrêtez pas. Mais pourtant, dit chacun de nous, je ne fais rien de mal. Au plan de la conscience individuelle chacun de nous a raison. Chaque chose prise isolément est légitime. Mais l'ensemble devient absurde. Personne individuellement ne fait rien de mal. Il ne fait que comme son voisin, lequel fait comme lui et l'on ne sait plus qui

invente, ni qui copie. L'inventeur est probablement la publicité, ou les magazines populaires qui agissent comme une machine à faire désirer, qui nous disent chaque semaine ce qui est tendance et ce qui ne l'est pas. Il y a dans le judaïsme une parabole dite des haricots. Un pauvre n'a pour tout avoir qu'un panier de haricots. Quelqu'un passe et lui pique un haricot. C'est moins que rien. Un autre fait de même. Un troisième, un septième, un quinzième. Vient un moment où le pauvre au panier de haricots est acculé à la misère radicale. Chaque piqueur de haricot n'est coupable que d'un délit dérisoire. Tous ensemble ils sont des criminels. Faut-il sur-dramatiser l'action du premier piqueur et enfermer tous et chacun dans une casuistique étouffante? Ne vaudrait-il pas mieux prendre conscience de la situation globale et agir au plan de l'organisation elle-même? On effectue alors le passage de l'individuel au collectif.

C'est là un défi insoluble. On ne change dit-on le monde qu'un cœur à la fois. Mais en même temps, nous ressentons le poids des systèmes et savons bien que rien ne change si on ne modifie pas aussi les règles du jeu. Le « je » est politique. Mais le politique détermine le « je ».

Cela nous conduit au paradoxe de la crise écologique. Il s'agit d'une crise de second degré. Le premier défi de l'être humain était de survivre dans la nature, de s'arracher au froid, au prédateur, à la nuit, de vaincre la nature sous son aspect hostile. L'être humain a relevé ce défi avec panache. Notre problème est d'avoir trop bien réussi. Nous avons si bien maîtrisé la nature qu'il n'y a plus de nature. La victoire est abusive. Il y a excès de réussite. La crise de l'environnement est l'effet pervers d'une trop grande réussite. Il nous faut maîtriser notre maîtrise, ce qui nous renvoie à l'éthique et à la transcendance. J'évoque souvent dans ce contexte les quatre bombes : la bombe D, c'est-à-dire l'explosion démographique; la bombe P, la pollution; la bombe C, la consommation; la bombe I, l'inégalité, ou plutôt l'iniquité au sein des sociétés. L'alerte écologique est venue de biologistes imbus de Malthus qui ont d'abord eu peur de la surpopulation, surtout au sein des nations pauvres. Il y avait chez eux un darwinisme social latent. Ils avaient à la fois raison et tort. Ils avaient raison en ce sens que l'espèce humaine doit elle-même contrôler sa fécondité. Chez les autres espèces, ce contrôle est en quelque sorte réglé par les mécanismes de la nature. Pour l'espèce humaine, beaucoup de mécanismes naturels sont à l'œuvre : épidémies, famines, voire même

les guerres. Mais ces mécanismes n'endiguent pas la marée humaine. Il y a, en un sens, un devoir moral de l'espèce de contrôler son expansion. Intuitivement, les gens l'ont compris par une série de processus sans liens apparents. Les politiques natalistes des États ont évolué et les gens ont stoppé leur prolifération. Paul VI et Jean-Paul II n'ont pas compris ce nouvel état des choses ou, s'ils l'ont compris, ils n'ont pas toléré cette évolution. Les prophètes de la bombe D avaient d'ailleurs tort de tant s'effrayer de la fécondité humaine en soi. Elle est depuis toujours corrélée à la situation économique des populations. Plus le niveau de vie augmente, plus la fécondité diminue.

Dans les sociétés occidentales, le facteur déterminant de la baisse de la fécondité, même en deçà du seuil de reproduction, semble avoir été non pas l'élévation du niveau de vie mais principalement la libération des femmes. Dans les sociétés occidentales, la bombe D n'existe plus. Si elle existe ailleurs, son champ de résolution passe par les innombrables changements socio-économiques mais principalement par la transformation de la situation des femmes.

À partir des années 70, on a beaucoup parlé de pollution. La fameuse bombe P. Le phénomène est toujours inquiétant et pernicieux. D'immenses victoires ont été possibles grâce à la mise en place, un peu partout, de réglementations environnementales strictes et de plus en plus efficaces. Je ne peux pas m'attarder ici sur cette question. Les pollutions grossières d'autrefois sont choses du passé. Il y a eu d'extraordinaires avancées. Chaque entreprise responsable aujourd'hui a maintenant une politique environnementale, désigne des responsables de haut niveau pour assumer cette tâche, essaie souvent d'imaginer d'autres manières d'assurer la production qui diminueraient l'empreinte écologique sur le milieu. Mais ces progrès demeurent fragiles et ambigus dans la mesure où toute nouvelle technique engendre ses propres effets pervers que l'on ne connaît pas a priori et qui se dévoileront plus tard.

Les deux autres bombes sont les plus pernicieuses. D'abord la bombe C, la consommation galopante. Pour nous, le bonheur est de consommer, le plus grand bonheur est de consommer le plus possible. L'esprit de quantité domine tout. Et cela mène à une catastrophe absolue parce que nous vivons dans un monde fini, aux ressources limitées d'autant plus

que le consumérisme gagne maintenant la Chine et l'Inde. C'est sans rémission. À ce rythme là, la planète ne tiendra pas le coup 100 ans. C'est toute la réflexion autour de l'empreinte écologique qui s'impose ici, c'est la croissance qu'il faut contester. Dans un de ses numéros récents, la revue *Relations* a soulevé la question des objecteurs de croissance, un peu comme on dit objecteurs de conscience. La hausse de consommation a le même effet que la hausse de population.

La quatrième bombe, la bombe I, c'est l'inégalité entre les humains au sein de chaque société et entre les sociétés. Inégalité, disons aussi inéquité. Après la guerre froide et la lutte des deux blocs, capitaliste et communiste, nous assistons à la victoire sans réserve du capitalisme. Les écarts s'accroissent, le fossé se creuse. C'est le contraire du développement durable. Nous vivons sur un volcan. Plus les inégalités progresseront, moins les sociétés seront gouvernables. Plus alors nous nous rapprocherons du terrorisme, de la révolte ou de la guerre.

3 – ALLER À L'ESSENTIEL

Telle qu'elle apparaît maintenant, après plus de soixante ans de développement exponentiel, la crise écologique devient l'illustration de l'échec de l'humanité dans son intention d'aménager la Terre. Cette question n'est pas accessoire ou périphérique. Elle est fondamentale et intrinsèque au développement. Elle est urgente non pas au plan de la vie individuelle mais au plan de la durée de l'espèce humaine. Cette question est maintenant si grave et si lourde qu'elle doit s'inscrire au plus profond du travail de notre Église. Notre grand défi d'Église n'est pas d'édicter de nouveaux interdits pour empêcher les divorcés remariés d'avoir accès à l'eucharistie. Elle n'est pas de savoir si les prêtres pourraient avoir l'autorisation de se marier ou si les femmes pourront accéder au sacerdoce. Il s'agit là certes de questions préoccupantes et importantes, qui ne sont pas banales. Il y a aussi crise de l'institution, crise des structures, crise des lieux de culte et de l'organisation interne. Obsédée par l'ampleur de son agenda interne, notre Église risque de ne pas voir l'iceberg qui se dresse devant elle. C'est la métaphore du Titanic ou de ce chant fétiche des années trente : « Tout va très bien, madame la marquise ».

La crise commune de notre société, de notre Église, de notre humanité est de savoir s'il y aura encore une chance pour l'espèce humaine dans 50, 100, 200 ans. Si nous continuons sur la lancée actuelle, la réponse est non. Il y aura d'énormes conflits et tant de souffrances. Un petit reste survivra peut-être. Peut-être que rien de nous ne subsistera. Fin d'une espèce?

Ce n'est ni la Terre, ni la Nature qui sont ici en question. La Terre continuera son voyage et la Nature reconstruira d'autres équilibres, probablement à la façon décrite par Darwin. Mais nous? Dans l'espérance chrétienne, nous espérons une eschatologie, un monde à venir. Serait-il responsable de notre part de détruire le monde actuel et de mettre fin à l'histoire? Qui de nous peut penser mettre fin à l'aventure humaine en se disant que cela hâtera la venue du Royaume? Dieu nous aurait-il confié le monde pour le détruire? Certains formulent le défi autrement : le capitalisme, la mondialisation, la justice, la viabilité des sociétés humaines. Mais il faut à mon sens inclure désormais à la fois la relation homme-Dieu, la relation homme-homme et la relation homme-nature. Une approche écologique ne doit pas être exclusive des autres dimensions. Mais ignorer la dimension proprement écologique serait suicidaire. C'est une question qui s'adresse désormais à toute l'humanité même si les nations dites développées sont les premières concernées. C'est une question totale, une question universelle, une question globale. Ne pas y faire face serait irresponsable. S'y engouffrer d'une manière étroite et en ne la traitant que comme une question biologique serait imprudent et, finalement, anti-écologiste. J'ai peur de l'écofascisme et de l'anti-humanisme. Ici la pensée doit être inclusive.

Notre Église ne doit pas abandonner son regard sur Dieu, sur les humains et sur la Terre. Il faut donc assumer la crise actuelle avec discernement. À mon avis, pour de nombreuses raisons, mais surtout parce qu'il y va de l'avenir même de l'humanité, le temps est venu pour notre Église de prendre une véritable option écologique. Supposons que de périphérique ou, comme on disait autrefois, forensique, c'est-à-dire aux portes de l'Église, nous fassions de cette question un axe central de notre insertion dans la société d'ici. Quand on travaille dans une entreprise, le même problème se pose. Souvent, au début les entreprises ne veulent pas vraiment se remettre en question. Elles se contentent de

respecter les lois et règlements et de faire des actions périphériques, de la publicité, un soutien à une bonne cause, un appui financier dans le genre : « pour chaque dollar dépensé nous verserons ? cent au Manoir McDonald » C'est ce que j'appelle une action périphérique. On met de la peinture verte en pensant avoir changé. Quand une entreprise prend un vrai virage vert elle révisé en profondeur ses propres actions, sa gestion de l'eau, de l'énergie, du papier, etc. Ensuite, et surtout, elle analyse son cycle interne de production pour penser autrement l'ensemble de son action.

En supposant donc que notre Église, nos communautés chrétiennes décident d'une véritable option verte, quels seraient les axes de la mise en œuvre d'un tel choix? J'en énumère quatre :

- la place de l'être humain dans l'univers
- la prière liturgique
- l'engagement des chrétiens dans la cause environnementale
- la cohérence interne.

Les limites du présent exposé ne me permettent pas de faire toutes les démonstrations nécessaires. J'irai donc à l'essentiel.

4 – LA PLACE DE L'ÊTRE HUMAIN DANS L'UNIVERS

Il existe une énorme querelle dans le milieu écologique à propos de la conception même de la place de l'être humain au sein de l'univers naturel. L'écologie radicale propose une approche biocentrique qui part de la vie elle-même et qui considère l'être humain comme une simple catégorie du vivant. Une autre approche aborde la question depuis le point de vue de l'être humain. On la nomme donc anthropocentrique. Le risque d'une approche purement anthropocentrique c'est de ne considérer le milieu écologique que comme une réserve de ressources à l'usage des humains. Il y a donc le risque d'une instrumentalisation totale de la nature et de ne considérer les systèmes physiques du milieu écologique (eau, air, sol) et les systèmes biologiques (flore et faune) que comme des instruments au service de l'humanité sans signification propre. Dans cette perspective, plus l'être humain se développe,

plus la nature régresse. À la limite, c'est la mort, car au plan biologique l'être humain n'est pas dissociable du milieu écologique.

Cette dialectique du rapport de l'être humain à la nature c'est précisément ce que l'on appelle la culture. La culture opère une certaine mise à distance d'avec la nature. Mais la distanciation radicale conduirait à la catastrophe. C'est précisément la métaphore écologiste. Il n'est plus possible de penser l'humanité comme si elle pouvait subsister hors du milieu écologique. Il faut réintroduire l'humanité dans la solidarité cosmique, dans la communauté de vie avec les animaux et les plantes, dans les éléments premiers, l'eau, l'air, le sol et, bien sûr, la lumière ou, si l'on préfère, le feu et l'énergie.

Il est donc impérieux de réinterpréter le fameux texte de la Genèse :

Soyez féconds et prolifiques. Remplissez la terre et dominez-là. Soumettez les poissons

de la mer, les oiseaux du ciel et toute bête qui remue sur la terre!

(Gn 1, 28 Traduction TOB)

On trouve la même perspective au psaume 115.16 (psaume 113B dans la classification de Jérôme) :

Les cieux sont les cieux du Seigneur,

Mais la terre, il l'a donnée aux hommes.

Isolés de leur contexte, ces affirmations peuvent justifier une violence insensée. Selon la plupart des exégètes, le récit de création est d'abord un récit sur Dieu contre le paganisme ambiant. Après la chute de Jérusalem, en 597 avant notre ère, une partie du peuple est déportée à Babylone. La défaite déclenche une crise radicale de la foi et de l'espérance. Faut-il abandonner la foi en Yahvé et adopter la religion des païens, la croyance en des divinités multiples? La réponse du rédacteur du récit de création est celle d'un monothéisme radical. Si Dieu existe, il n'y a qu'un Dieu. Et tout le reste dépend de lui : les astres, les animaux, les oiseaux, les monstres marins, toutes les forces obscures de la nature que le païen (paganus = paysan) vénère. Dans sa polémique l'auteur sacré prend donc radicalement sa distance à l'égard de la nature et traitera avec dédain toute représentation de Dieu. C'est ce qu'il appelle les idoles. Il propose un culte sans aucune image car, pour lui, seul l'être humain est image de Dieu.

Au plan anthropologique, les récits de création de la bible se situent carrément dans un contexte agricole. Les auteurs ignorent entièrement l'existence de peuples de cueilleurs-chasseurs. Ainsi le second récit de création antérieur d'un couple de siècles affirme naïvement.

Le jour où le Seigneur Dieu fit la terre et le ciel, il n'y avait encore sur la terre aucun

arbuste des champs et aucune herbe des champs n'avait encore germé car le Seigneur

Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol.

(Gn 2, 4b-5. Traduction TOB)

S'il faut en croire l'anthropologie culturelle, le passage à l'agriculture s'est accompagné d'un fort sentiment de culpabilité, l'être humain s'arrogeant par son art des pouvoirs divins. Ce sentiment de culpabilité serait à l'origine de la pratique du sacrifice, de l'offrande des prémices des récoltes et des premiers nés des animaux, voire même de l'immolation des enfants premiers-nés. Le récit du sacrifice d'Abraham révèle la répugnance de Dieu à ce genre de rite pourtant répandu au Moyen-Orient. En confiant à l'être humain la mission de cultiver la Terre et de la dominer, le récit désacralise le monde et déculpabilise l'être humain dans son action de pasteur et d'agriculteur.

Le malaise du christianisme des quatre derniers siècles c'est que nous avons absolutisé la bénédiction de Genèse 1,28 en la sortant de son contexte et l'avons appliquée au passage à l'âge industriel. L'invitation à dominer la Terre est une invitation d'être à l'image de Dieu, créateur et Père de toutes choses. Ce n'est pas une invitation à saccager et à détruire mais à assumer une intendance dans le prolongement de l'acte créateur de Dieu.

Jürgen Moltmann, le grand théologien protestant, signale que la dérive s'est faite au moment où l'on a défini Dieu comme la puissance infinie. Francis Bacon fait de la connaissance l'instrument du pouvoir. Descartes voit dans le savoir le moyen de devenir maître et possesseur de la nature.

En ce sens, ce n'est pas un hasard si la science dure et la technique ont pris leur essor dans le christianisme. L'anthropocentrisme biblique qui avait un tout autre sens a été progressivement dévié

vers un anthropocentrisme radical et autonome coupé de sa référence à Dieu. Alors que l'anthropologie biblique est en fait centrée sur Dieu, l'anthropocentrisme actuel est athée. Nous vivons dans un athéisme à symbolique chrétienne.

D'une manière surprenante, le Concile Vatican II n'a pas vu du tout l'éventualité de la crise écologique. Au moment du Concile, l'adversaire majeur de l'Église était le marxisme et le défi était donc le combat pour la justice. Or le marxisme est fondamentalement productiviste et cherche à instrumentaliser la nature. L'ère stalinienne l'a montré abondamment. Vatican II veut montrer que la religion n'est pas l'opium du peuple et que la foi incite à prendre les choses humaines très au sérieux dans la construction du monde: «il leur en fait au contraire un devoir pressant) (*Gaudium et Spes*, 34).

Le Concile Vatican II, dans la constitution pastorale, l'Église dans le monde de ce temps en vient même à dire que l'homme est la «seule créature sur terre que Dieu a voulue pour elle-même». C'est une envolée oratoire pour le moins périlleuse. Qu'est-ce qu'on en sait? Citée hors contexte, la phrase est inquiétante. Mais la phrase entière a un autre sens: «Cette ressemblance (de l'homme avec Dieu) montre bien que l'homme, seule créature sur terre que Dieu a voulue pour elle-même, ne peut pleinement se trouver que dans le don désintéressé de lui-même» (*Gaudium et Spes*, 24.3). La symbolique de l'image de Dieu ne renvoie pas à la violence, ni au pouvoir, ni au profit mais au don.

Bref, il nous faut retrouver le sens de la création comme oeuvre divine, la conscience de notre appartenance à la communauté créationnelle. Il faut aussi cultiver le sentiment de l'immanence de Dieu et donc du caractère sacré de la création. D'où l'urgence de retrouver la plénitude de notre héritage biblique et historique et d'ouvrir un dialogue avec les autres religions. Il importe ici de signaler également la dimension prophétique de la critique de Jacques Ellul sur la technique et ce qu'il appelle «le bluff technologique».

5 – LA PRIÈRE LITURGIQUE

Il n'y a pas d'existence chrétienne sans prière, ni surtout sans prière liturgique. La liturgie n'est pas simplement la prière officielle de l'Église. Elle en est la prière communautaire. La prière liturgique était traditionnellement très axée sur les rythmes de la nature : Pâques au printemps, Noël et la Saint-Jean aux solstices d'hiver et d'été, la Toussaint et la fête des morts en novembre. Il y avait autrefois les Quatre-Temps, les Rogations, le mois de Marie. Ces rythmes étaient ceux du monde rural et le contexte urbain semble les avoir évacués. Il me semble que nous avons perdu la dimension cosmique du salut dans la liturgie. Dans l'évangile de Marc, l'envoi final de Jésus est d'annoncer l'évangile à toute la création (Mc 16,15).

Dans le contexte actuel d'une crise sans précédent du milieu écologique, il m'apparaît indispensable de faire émerger une véritable louange cosmique. Je pense à des inclusions dans la prière eucharistique elle-même et dans des préfaces. Il n'y a pas que l'œuvre du salut mais aussi celle de la création. Il faut célébrer la beauté et l'harmonie du monde, la force de ses équilibres, la fragilité de ses éléments. Il faut célébrer l'eau, l'air, la Terre, l'arbre et l'animal. S'il y a une fête de la Saint-Hubert pour les chasseurs, peut-être en faudrait-il une pour le retour des outardes et la montaison des saumons. Thomas Berry raconte que dans un rituel amérindien, lors de la cérémonie d'accueil d'un enfant, on présente ce dernier aux quatre coins cardinaux et on invite les plantes et les animaux à se réjouir de cette nouvelle et de la protéger. Pourquoi ne pas faire cela dans un baptême? J'y associerais un rite d'encens, rite que l'on pose aux funérailles. La résurrection de Jésus a un retentissement cosmique (ce qui fonde la croyance en l'eau de Pâques) et je verrais d'un bon œil un travail exploratoire pour favoriser l'inclusion d'éléments cosmiques dans la prière. Il y a ici un travail symbolique gigantesque à accomplir. Ceux et celles qui ont pu visiter la cathédrale de Gaudi à Barcelone (*la Sagrada familia*) et ses rappels incessants des fruits, des vagues, des mollusques, savent qu'un tel foisonnement est possible.

Je ne propose pas ici un retour au paganisme. Le paganisme est aussi une source d'aliénation. Je suggère un dépassement de l'intellectualisme pour une plénitude de l'expérience symbolique et char-

nelle. Dans son beau livre *Nature et spiritualité*, Jean-Marie Pelt cite une belle prière hindoue sur la paix :

La paix du ciel, la paix de la terre, la paix des eaux, la paix des plantes, la paix des arbres, la paix de l'univers, la paix de la paix, que cette paix vienne à moi.

Quelle belle formule pour accompagner le baiser de paix. Il est important à mon sens de faire émerger des lieux de création liturgique pour réconcilier la liturgie chrétienne devenue très dogmatique dans la plénitude de l'expérience cosmique.

6 – L'ENGAGEMENT DANS LA CAUSE ENVIRONNEMENTALE

Les questions de l'engagement et de la militance en environnement sont d'une grande complexité et je comprends que les chrétiens individuellement, puis les communautés chrétiennes et, finalement, les responsables hiérarchiques soient hésitants à cet égard. Les questions environnementales sont scientifiquement et techniquement très complexes et une action intempestive quoique sincère et bien intentionnée peut aggraver la situation plutôt que l'améliorer. On l'a vu durant les années 80 à propos des pluies acides. Les dénonciations sur la couche d'ozone correspondaient aussi à une stratégie commerciale. Le lobby du fluor est très influent pour forcer les villes à mettre du fluor dans l'eau potable. Je me souviens que dans les années 90 certaines dénonciations de la filière hydroélectrique étaient soutenues en sous-main par le lobby du charbon. Il y a parfois des alliances stratégiques douteuses. Je me souviens qu'un grand organisme américain réputé pour sa rigueur scientifique, avait fait paraître une annonce publicitaire contre le projet Grande-Baleine. Or, le texte paru contenait des faussetés que les responsables ont admises. Mais ils n'ont pas voulu retirer la publicité et encore moins se rétracter. La réclame était payante.

Tout combat est douteux. Tout combat est difficile. C'est pourquoi j'estime que la haine des adversaires et l'esprit de clan sont de mauvais conseillers et que la militance écologique doit être précédée d'abord de l'amour de la Terre et de ses habitants. On se sauve que ce que l'on aime.

Au plan des grands dossiers comme la pollution de l'air, le Protocole de Kyoto, la désertification, la protection des océans, les meilleures stratégies sont probablement des pressions au niveau international et auprès des organismes internationaux et des gouvernements. L'action du Conseil oecuménique des Églises est ici à remarquer.

Au Canada, la question du Protocole de Kyoto et du respect des ententes est litigieuse. J'imagine que l'Église catholique du Canada n'arrivera pas à faire consensus sur ce point à cause des intérêts divergents des différentes régions du Canada. On sait que les provinces de l'Ouest canadien, surtout l'Alberta, connaissent un boom économique important surtout à cause de l'exploitation des sables bitumineux. Aux yeux de certains, l'exploitation des sables bitumineux est probablement une des pires catastrophes de l'heure.

Au niveau des Églises locales, des diocèses, des zones pastorales ou même des paroisses, des actions peuvent être faites avec profit. Je pense aux activités organisées par Développement et Paix sur la question de l'eau. Je pense à ce qui a été fait autour du Jubilé de l'an 2000. J'ai vu l'an passé dans le diocèse Saint-Jean Longueuil une célébration du Jour de la Terre tout à fait remarquable. Il y a eu d'abord une manifestation civile, une célébration eucharistique intégrant le thème du jour, le don d'arbres à planter, une exposition des projets en cours surtout par des jeunes, puis une conférence publique avec échange dans une église.

Il n'y a pas opportunité d'avoir toujours une activité formellement confessionnelle. L'engagement des laïcs chrétiens doit se faire au sein des organisations écologistes existant déjà et qui sont nombreuses. Mais les militants ont besoin de ressourcement et de formation proprement spirituelle. Et puis il serait intéressant que les communautés chrétiennes se mettent à l'écoute des gens de leur milieu engagés en environnement. Quelle belle occasion de découvrir des jeunes tout heureux de venir dire ce qu'ils font alors que, dans le reste de leur vie, ils nous semblent venir d'une autre planète. Il n'y a pas que la militance contre, c'est-à-dire la mobilisation contre tel projet, telle loi, telle pollu-

tion. Il y a aussi la militance pour, l'implication pour mettre en oeuvre des solutions, modestes parfois, mais adaptées à un milieu. Je n'ai presque jamais vu dans un feuillet paroissial une chronique sur l'environnement et sur les initiatives prises au plan local.

J'expliquais au début de ma conférence qu'une des bombes de l'environnement c'est la consommation. Il y a un immense mouvement au sein de notre milieu qui est celui de la simplicité volontaire. Son approche n'est pas d'abord ascétique mais plutôt axée sur la qualité de la vie, sur la recherche d'un autre sens à la vie, d'une autre manière de vivre. Les points d'ancrage évangélique sont ici très nombreux. Qu'on entre dans la simplicité volontaire pour des raisons religieuses, psychologiques, écologiques ou autres, peu importe. Mais n'y a-t-il pas là un signe des temps? Au printemps abondent les ventes de garage. Une paroisse ne peut-elle pas organiser une ou deux fois par année un salon de l'échange ou de réemploi, puis une réflexion sur ce que l'on appelait autrefois la pauvreté et qui peut se reformuler en simplicité de vie avec une forte option pour le partage et la justice. Dans une institution religieuse, on n'est jamais tout à fait pauvre parce que l'on a la sécurité. Mais on vit souvent simplement, parfois très simplement.

Les catholiques d'ici sont-ils des pratiquants écologiques exemplaires? Défi gigantesque. Défi personnel et collectif face auquel l'apport d'une communauté de foi et de soutien est indispensable.

7 – LA COHÉRENCE INTERNE

Le Fonds Desjardins Environnement est un fonds éthique de placement axé sur l'environnement. Avant d'inscrire une compagnie dans son Fonds, Desjardins demande à un comité d'examiner la performance de l'entreprise au niveau de l'environnement. Je fais partie de ce comité. Pour le comité, il y a des critères d'exclusion a priori. Il en est ainsi pour les entreprises productrices de tabac ou d'armements. Il y a ensuite un secteur contentieux c'est-à-dire d'entreprises susceptibles de créer des impacts importants. On pense au pétrole, aux mines, au transport. Et il y a un secteur dit non-contentieux. Il s'agit de compagnies plus axées sur les services et a priori peu susceptibles d'avoir un grand impact.

Mais pour accepter une compagnie dans le fonds éthique, il faut poser un jugement sur sa performance. A-t-elle une politique explicite en ce sens? Qui est responsable des questions environnementales et à quel niveau? Que fait-on à propos de la consommation d'énergie, de papier et d'eau, à propos de la récupération et du recyclage, de la gestion des déchets? Que fait-on des vieux ordinateurs? Le rapport annuel parle-t-il d'environnement? Et ainsi de suite. Y a-t-il des initiatives particulières?

Cette question-là toute simple de la cohérence intérieure est en train de pénétrer tranquillement dans l'institution ecclésiale. Je sais par exemple qu'en 2007-2008 l'ATTIR, c'est-à-dire l'Association des trésoriers et trésorières des institutions religieuses, a engagé un éco-conseiller pour aider les communautés religieuses à intégrer cette question dans la gestion de leurs immeubles et des communautés. Comment gérer les cafétérias, les déplacements, le chauffage? Il faut donc se poser à nouveau, dans un autre esprit, les questions élémentaires

Dans les nombreuses rencontres et conférences que j'ai dans le milieu des religieux-religieuses, je vois souvent émerger un grand sourire: «Mais moi, je faisais cela dans mon enfance!»

8 – PRENDRE UNE OPTION D'ÉGLISE

Le temps est venu d'inscrire la question écologique dans notre agenda pastoral. Il faut l'inscrire au cœur de la pastorale comme une préoccupation de base. Il faut rénover la pensée théologique et élaborer une théologie de la création adaptée à notre temps et intégrant le discours scientifique. Il faut rénover la liturgie et inscrire la louange cosmique au sein de l'eucharistie. Dans la prière il faut cesser de boudier l'héritage des autres et accepter d'apprendre de leurs traditions. Il faut s'engager personnellement et collectivement dans les luttes d'aujourd'hui contre le gaspillage et le pillage de la nature, contre le libéralisme économique sauvage, pour la défense des plus démunis. Dans l'élaboration d'un programme pastoral articulé, j'estime que les communautés religieuses peuvent initier et

soutenir des centres de réflexion et de prière où la retraite traditionnelle s'ouvrira à des activités d'interprétation de la nature et de sensibilisation écologique. Tant de gens dépensent des sommes importantes dans des centres de santé. Il y a certainement là un créneau d'opportunité.

Notre Église a tendance à cultiver la nostalgie des jours passés. L'urgence écologique nous projette dans un contexte très différent. Le combat écologique est un combat d'avant-garde.

Il est temps de rompre avec l'ancien monde et d'entrer dans un âge nouveau de l'espérance. Peut-être saurons nous parler de cieux nouveaux et de terre nouvelle (Ap.21,1)

S'éveiller à l'environnement, ce n'est pas si compliqué. Cela consiste souvent et simplement réapprendre à vivre comme des humains responsables. Cessons de nous prendre pour d'autres. Les animaux sont nos frères et sœurs dans la communauté biotique. Buffon disait nos frères inférieurs. Il y a de l'animal en nous. Il y a de la plante en nous. Il y a beaucoup d'eau, de l'air, de minéraux dans notre corps. Et tout retournera au sol. Il y a de l'énergie en nous, celle libérée par la nourriture, celle de la chaleur solaire, celle de la chaleur divine. Filles et fils de Dieu, nous sommes aussi les enfants de la Terre. Il nous faut ensemble réapprendre à vivre.

André Beauchamp

abeauchamp@cjf.qc.ca



Centre
Justice et foi

25 ans
Au cœur des débats de société

ReLations

Revue d'analyse sociale,
politique et religieuse



Enjeux du pluralisme
et des migrations

Les Soirées ReLations

Débats sur des questions
d'actualité

Centre justice et foi / 514-387-2541

25, rue Jarry Ouest, Montréal, Québec, H2P 1S6

www.cjf.qc.ca